

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain MAQUIGNAZ

M. le Chanoine François-Marie Bussard  
(article paru dans *Patrie valaisanne*, 20  
août 1943)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 234-237

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## M. le Chanoine François-Marie Bussard

« Pauvre vie humaine ! Tel que l'on rencontre aujourd'hui, demain ne sera plus. »

C'est en ces termes que M. le Chanoine François-Marie Bussard commençait une notice nécrologique dans les « Echos de St-Maurice », dont la livraison nous parvient en même temps que l'annonce officielle de sa mort.

Nous avions voyagé avec lui de St-Maurice à Vevey mercredi, au lendemain du sacre de S. Exc. Mgr Haller. Nous partions en vacances tous deux. Hélas ! avant de rentrer, une semaine plus tard, nous apprenions à Porrentruy que M. Bussard ne reviendrait plus vivant dans sa chère Abbaye de St-Maurice. Nous ne reverrions pas son visage souriant, nous n'entendrions plus sa voix amicale où l'affection se cachait parfois derrière un léger voile d'ironie. Oh ! une ironie si légère qui masquait mal une affection si loyale et si profonde ! Mais les apparences si peu trompeuses avaient disparu pour toujours ; et si nous n'avions compris que l'amitié que M. Bussard nous témoignait était une forme de la plus pure et de la plus exquise charité, nous pourrions douter que dans l'éternité, où toutes choses se manifestent dans leur profonde réalité, le cœur de ce prêtre généreux puisse encore éprouver à notre endroit des sentiments dont nous nous savons si indigne...

A l'amitié personnelle se joignait hier une autre cause de profonde affection, aujourd'hui source de tristesse. M. le Chanoine Bussard fut le premier rédacteur de ce journal. Il a aimé cette « Patrie Valaisanne » avant nous, et, peut-être le seul, plus que nous. Il avait la délicatesse de nous

assurer qu'il était fier de son lointain successeur. Nous n'avons jamais cru que nous méritions ce très généreux sentiment. Seuls peuvent l'expliquer la charité et la modestie de notre vénéré prédécesseur. Aujourd'hui qu'il a rejoint dans la tombe, mais plus encore dans la bienheureuse éternité le fondateur de « La Patrie Valaisanne », feu S. Exc. Mgr Mariétan, nous associons dans un filial et fervent hommage l'Evêque qui planta cette vigne et le Chanoine qui en fut le premier ouvrier. De l'un comme de l'autre, « La Patrie Valaisanne » porte le deuil. Son rédacteur actuel n'a de meilleure consolation que de penser qu'en perdant deux amis, deux soutiens sur la terre, il a gagné deux protecteurs dans le ciel. Dieu veuille qu'ils ne détournent pas leur face en ne reconnaissant pas l'œuvre qu'ils ont voulu fonder...

... C'est en 1920 que nous avons connu François Bussard, au collège de St-Maurice. Nous étions de trois classes plus jeune que lui. Si nous nous permettons d'évoquer ces souvenirs, c'est qu'alors déjà nous apprîmes à l'apprécier. Nous nous souvenons de son zèle à soutenir dans ses efforts M. le Chanoine Cornut qui introduisit à St-Maurice le théâtre chrétien révélé par le puissant dramaturge Henri Ghéon. Manifestant déjà sa vocation de journaliste, il écrivait d'enthousiastes articles, que nous transcrivions en le désespérant, parce que nous formions mal les r et les t.

Nous avons eu en même temps la révélation de sa dévotion ardente à la Mère de Jésus. Si notre mémoire ne nous abuse pas, il fut, en son année de Physique, 1er Assistant de la Congrégation des Enfants de Marie, tandis que ses futurs confrères MM. les Chanoines Léon Dupont Lachenal et Martin Henry étaient l'un Préfet, et l'autre 2e Assistant de la même Congrégation.

Quoi d'étonnant, dès lors, qu'à sa profession religieuse, il ait tenu à substituer à son second prénom celui de Marie, dont il devait, dans la presse, illustrer l'initiale en signant fidèlement ses articles F.-M. B. ?

M. Bussard étudia la théologie à St-Maurice, d'abord, puis à Rome, au « Collegium Pontificale Angelicum » où il gagna la barrette des Docteurs. Il s'y pénétra de la plus pure doctrine de l'Ange de l'Ecole et eut à cœur de la répandre par la parole et par la plume.

Car, ordonné prêtre à la fin de l'année 1926, à la Basilique Saint-Jean-de-Latran, il fut d'abord chargé par son supérieur, Mgr Mariétan, de rédiger le journal « Le Valais » en collaboration avec M<sup>e</sup> Antoine Favre, devenu depuis lors Professeur de Droit à l'Université de Fribourg. A la fin de 1927, quand Mgr Mariétan fonda « La Patrie Valaisanne », M. le Chanoine Bussard en fut le premier rédacteur, toujours dans les mêmes conditions. Le journal qui succédait au « Valais », lui-même héritier de la « Gazette

du Valais », avait pour but de répandre la doctrine religieuse, politique et sociale, plus que ne le sauraient faire les publications qui doivent accorder une plus large part à l'actualité et à l'information...

... Ce qu'il se montra alors, M. le Chanoine Bussard devait le rester tout au long de sa vie journalistique : un confrère courtois et délicat. La charité tempérait chez lui l'ardeur belliqueuse qu'une âme conquérante devait instinctivement éprouver. Il abandonna la politique, reçut d'autres tâches, notamment dans la prédication et l'enseignement. Mais il resta toujours journaliste. Si, dès lors, il consacra particulièrement son talent à étudier les aspects religieux de la vie, comme son état l'y prédestinait, il se préoccupa toujours d'aborder tous les problèmes humains. C'est bien pourquoi, à côté des collaborations qu'il assurait à « L'Echo Illustré », au « Nouvelliste valaisan », à « La Liberté » et à tous les journaux catholiques, il assumait une bonne part de la rédaction des « Echos de St-Maurice », et il était le rédacteur français de la « Revue de la Société des Etudiants suisses »...

... Tous les Agauniens de 1931 à 1943 avaient pour lui une vénération qui n'excluait pas une saine familiarité. Au reste, on peut dire la même chose de tous les étudiants qui furent ses élèves ou ses dirigés. Il recevait de partout des témoignages de sympathie : ceux qu'il avait autrefois conseillés au Collège lui annonçaient, comme à un grand cher Ami, leurs fiançailles, leur mariage, leurs succès, leurs déboires ; ils l'invitaient à assister à leur Première Messe et, souvent, à y prononcer le sermon de circonstance. Alors tout en magnifiant leur dignité, il laissait déborder l'affection de son cœur ; il leur prodiguait, en privé, ce toitement familial qui était chez lui l'indice d'une grande amitié jamais vulgaire.

Sa dévotion à la Vierge l'avait désigné pour diriger la Congrégation des Enfants de Marie. Tous, anciens élèves, nous avons lu avec émotion les messages qu'il nous adressait à l'occasion de la fête patronale de l'Immaculée Conception. Sa filiale confiance et son amour pour Marie Immaculée y éclataient et se communiquaient à nos cœurs ! Hélas ! nous devons avec tristesse nous persuader que nous ne recevrons plus ces lettres ardentes et affectueuses.

Il était le lien vivant de l'Abbaye avec ceux qui l'ont connue et continuent à l'aimer. Il rédigeait la nécrologie des confrères et des anciens élèves défunts : il y mettait une note de sensibilité et de sincérité qu'on ne surpassera pas. Car il faudra qu'un autre, maintenant, assume cette tâche, et il devra commencer par écrire la nécrologie de celui que nous pleurons aujourd'hui. Il faudra qu'un autre aussi, tienne dans les « Echos » la rubrique des Anciens. La dernière que M. Bussard ait écrite, faisant allusion à une étude d'un ancien élève, se termine par ces mots : « Nous en parlerons plus tard à loisir ! » Non, Monsieur

le Chanoine, dans les loisirs éternels que vous goûtez maintenant, vous ne nous parlerez plus des symboles à travers lesquels un grand poète entrevoit la divinité « per speculum et in aenigmate », puisque vous avez la joie, que vous avez tant désirée, de contempler votre Dieu « facie ad faciem ». Ce nous est une grande souffrance que tempère, à la pensée de votre bonheur présent ou tout proche, une immense consolation.

Lien vivant de l'Abbaye avec les Anciens, M. le Chanoine Bussard l'était encore avec tous les amis extérieurs. Nous l'avons bien vu récemment à l'occasion du sacre de S. Exc. Mgr Haller. Il avait mis toute sa sollicitude à recevoir les invités auxquels il avait adressé lui-même une lettre personnelle. Il nous avouait n'avoir pas écrit moins de 130 lettres, et nous jugeons, par celle que nous avons nous-même reçue, qu'il ne les avait pas réduites à la plus minime expression que lui permettait la politesse. Ce membre assidu de l'Association de la presse suisse et valaisanne avait une prédilection pour les journalistes qu'il traitait avec une fraternité exquise, quelles que fussent leur confession, leurs tendances ou leurs idées. Il était pour nous un grand exemple et une grande leçon sur lesquels nous aurons encore à méditer.

Sylvain MAQUIGNAZ  
*Patrie valaisanne*, 20 août 1943.